

Éric Lange

Extrait de

*Le Sauveteur
de touristes*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2015, Taurnada Éditions

Prologue

Je suis le sauveteur de touristes.

C'est mon métier, une sorte de détective privé ne travaillant que sur des affaires de touristes en perte. Les cas les plus courants sont les emprisonnements, la plupart du temps pour trafic et consommation de drogues illégales, mais les plus intéressants sont les disparitions, volontaires ou non.

J'ai lancé cette activité par un terrible hasard. Elle ne cesse de croître pour une raison bien simple, évidente : le tourisme est l'industrie la plus lucrative du monde générant un chiffre d'affaires global supérieur à celui de l'industrie pétrolière ou de l'armement. C'est aussi l'une des rares activités économiques dont on peut prévoir l'avenir avec certitude sur une décennie et cet avenir est radieux.

La matière première du tourisme, c'est par définition le touriste. Et nous en sommes tous. Ou alors, nous le deviendrons un jour. Au moins une fois dans notre vie. C'est l'époque qui veut ça. L'époque de la démocratisation du voyage, du village planétaire et du monde à portée de tous ; une belle, généreuse et lucrative idée du siècle précédent. Certains doivent

être persuadés que l'envoi de leurs congénères dans de lointaines contrées provoque la rencontre de l'autre, sa compréhension et donc, œuvre à la création d'un monde meilleur. Peut-être. Mais cet humanisme soudain est surtout un argument pour les marchands de rêves qui nous alpaguent avec leurs images ensoleillées dans les mornes soirées de nos hivers tempérés.

Nous comparons les prix, les dates, les taux de fréquentation, les sites à visiter, le climat et nous décidons en fonction de tous ces critères quel petit bout du monde nous louerons. Ce sera un morceau exotique avec du soleil et la grande palme verte qui danse tranquillement derrière la fenêtre, et le lagon, et la barque qui passe, comme sur la photo. Ou bien un parcours compliqué dans une forêt, une montagne lointaine, un désert forcément inhospitalier avec des embûches convenues mais assez réelles pour nous permettre de croire à la grande aventure quinze jours ou six mois.

Nous sommes des retraités en mal de jouissances, des familles entières avec enfants et labrador, des étudiants en crise mystique, des divorcés en crise d'adolescence, des fêtards défoncés, des routards blogueurs, des cadres stressés, des salariés méritants, des tous seuls et des toutes seules, des jeunes mariés. Nous sommes tout le monde mais tout le monde n'est pas prêt.

La plupart du temps tout se passe bien. Le touriste paye pour parcourir la planète, il attend en retour qu'on lui programme une histoire, un souvenir et s'il est satisfait il dépensera plus encore. On lui fabrique donc des itinéraires sur mesure, encadrés mais aux

contours invisibles afin qu'il ne perde jamais l'illusion dont il est la victime volontaire. Il rentrera alors chez lui délesté de son budget mais heureux et recommencera ailleurs ce qui satisfait tout le monde du moment que l'argent circule. La machine fonctionne parfaitement. Les dictatures les plus sanglantes, les démocraties, les pays les plus pauvres comme les plus riches, même ceux en guerre, tous y participent car le touriste n'est pas regardant. Il lui arrive de pactiser avec les bourreaux, de baigner dans la misère, d'engendrer les trafics les plus sordides, ce n'est pas grave, il nourrit son monde. Ça compte plus que tout. Il faut bien le reconnaître si on est honnête.

Mais on a beau le protéger, l'encadrer pour ne pas abîmer la matière première, il arrive qu'on le perde. Le plus souvent c'est de sa faute. Il pêche par excès de confiance et sort du circuit en recherchant cet éternel voyage « hors des sentiers battus » qui est son Graal. Il franchit les barrières qui le séparent de la réalité et se retrouve loin du troupeau, seul, vulnérable. Il ne connaît pas la langue du pays, ses lois, ses réalités sociales ou politiques, la valeur de l'argent, il ne sait rien, c'est un enfant équipé d'une carte de crédit et du numéro gratuit de Mondial Assistance collé dans son portefeuille. Une proie sur laquelle les prédateurs n'ont qu'à se pencher. Et ils ne s'en privent pas.

La plupart du temps, on le retrouve. Pas toujours en bon état, mais on le renvoie à peu près entier dans son univers d'origine où il peut cogiter sur la réalité des policiers corrompus, des révolutionnaires fous, des escrocs, des voleurs et autres violeurs qui ont soudainement transformé ses congés en cauchemar.

Il arrive aussi qu'on ne le retrouve pas.

Il disparaît, tout simplement. Il ne donne plus de nouvelles, il ne rentre pas. Pas un e-mail, ni un coup de téléphone, rien. Il était là, bien vivant à Rio, Shanghai ou Paris et il est effacé, comme ça, d'un coup. Ses proches se lancent alors dans une longue quête qui s'achève après avoir harcelé l'ambassade, la police locale, la presse et toutes les autorités accessibles, pour devenir un dossier de plus au service des disparus du ministère des Affaires étrangères. On est prié de faire son deuil, d'accepter la mort du fils, du frère, de l'ami. On n'y arrive jamais vraiment. Si c'est une fille, c'est pire. On l'imagine tout de suite droguée, retenue dans un bordel chinois où elle subit les clients à la chaîne, et on a encore plus de mal à vivre.

Si on a les moyens, si on ne peut se résigner, si on veut poursuivre les recherches, on finit par me rencontrer. Je suis incontournable. Ça ne va pas durer vu la courbe exponentielle de la clientèle, mais pour l'instant, je suis le seul. Le sauveteur de touristes.

*

Cette histoire est celle de ma première enquête. J'y raconte, en restant le plus possible fidèle à la vérité, la succession chronologique d'événements qui a fait de moi ce que je suis.

C'est aussi l'histoire d'Émilie, la fille qui peut détruire notre monde.

Si elle le veut.

1

Le muezzin me réveille à l'aube.

Je le croyais mort, écrasé par le bombardement de sa mosquée la veille pendant la prière du soir quand un drone avait envoyé son missile sur le petit minaret ocre mais finalement, il a survécu. Et alors que le ciel pâlit, il chante sur son tas de ruines, il s'obstine à rappeler aux hommes qu'il n'existe qu'un seul Dieu et si aucun sniper matinal du camp d'en face, ceux de l'autre Dieu, ne met fin à ses prières d'un tir bien ajusté, rien ne l'arrêtera.

Je sors du lit et marche pieds nus sur le carrelage froid jusqu'au petit balcon de la chambre du Hilton où je séjourne avec une vingtaine d'autres journalistes venus des cinq continents dans cette province balkanique pour raconter la guerre qui se déroule dix étages plus bas. Une guerre qui remonte à loin, une vendetta sur plusieurs générations aux racines si profondes, qu'elles nourrissent une haine vorace, insatiable. Régulièrement les peuples se déchirent avec enthousiasme dans un élan de folie meurtrière.

Je m'appuie sur la rambarde en béton et regarde les fumées au-dessus de la ville. Elles sont toujours là,

noires et grasses qui s'élèvent doucement, presque immobiles dans le ciel, comme des taches. On ne sait jamais où elles vont apparaître mais dès que l'une s'épuise, une autre naît quelque part dans le décor. J'en compte six pour l'instant. Ce sont des voitures qui brûlent, des maisons, parfois des immeubles entiers et s'ils sont assez hauts, on distingue les flammes orange.

Plusieurs muezzins se sont joints au premier. Leurs prières sont plus lointaines, elles viennent d'en face, du quartier musulman, tandis que le mien, le rescapé, il est tout proche de la ligne de front, de l'autre côté de l'avenue qui sépare la ville en deux, juste là, à portée de fusil du camp ennemi.

Le soleil est encore timide, il fait froid, je ne suis vêtu que d'un tee-shirt et d'un caleçon et je grelotte mais je reste jusqu'à la fin de son appel, par curiosité, j'avoue. Va-t-il pouvoir terminer ? Je scrute les immeubles autour, cherche l'éclat de lumière sur le métal de l'arme qui révélera la présence d'un tireur.

C'est une ville passoire, trouée de partout, les murs, les panneaux routiers, les portes, les voitures, les rideaux de fer des magasins, rien n'échappe aux milliers de projectiles tirés quotidiennement. Parfois les trous sont larges, béants, ils laissent voir la vie qui tente de se maintenir dans les appartements rafistolés ou alors ils sont minuscules, éparpillés sur une façade comme si un dément avait décidé de la percer tout entière et vidé des dizaines de chargeurs pour la véroler.

L'hôtel où je me trouve, les quelques bâtiments officiels qui l'entourent et un centre-ville historique d'à peine deux ou trois hectares, sont épargnés. Ils

forment cette fameuse zone neutre qui existe dans toutes les cités en guerre, indispensable pour assurer les trafics, les ravitaillements, les discussions aussi, les évacuations. La zone neutre est le lieu de contact entre une guerre et le reste du monde. Il arrive qu'elle disparaisse, envahie à son tour par les combats et alors tous s'en vont, les journalistes, les diplomates, les « représentants légaux » des partis en conflit. Même les trafiquants et les filles fuient l'ultime massacre qui départagera les deux camps.

Jusqu'à la suivante.

Mais nous n'en sommes pas là. Pas encore.

Le silence revient, le muezzin a vénéré son Dieu jusqu'à la dernière note, sans être interrompu. Une rafale de fusil-mitrailleur salue la prestation. À moins que ce ne soit une menace pour la prochaine fois.

Je décide de me recoucher, profiter du calme qui s'annonce pour grignoter du repos. La semaine qui vient de s'écouler fut intense, on se battait jour et nuit pour gagner quelques mètres de bitume arrachés à l'ennemi, de maison à maison, on se tirait dessus par les fenêtres. J'ai passé ces derniers jours à courir avec mes confrères de la presse mondiale, dans tous les coins de la ville, tentant de me retrouver sur ce front mouvant, passant involontairement d'un côté et de l'autre. Je me suis perdu plusieurs fois, coincé quelque part au milieu du chaos. Plusieurs nuits, je suis resté terré au fond d'une cave avec des femmes et des enfants, terrorisé par le feu qui se déchaînait là-haut. Toute cette folie s'est arrêtée d'un coup. Sans qu'on sache pourquoi, les chefs ont décidé de se rencontrer. Des négociations vont s'ouvrir d'ici à quelques heures

dans les bureaux de l'ONU à Manhattan et quand les chancelleries déjeunent, les armes attendent.

Aujourd'hui, il ne se passera rien. Inactivité forcée pour cause de pourparlers. Nous n'aurons pas de bombardements, pas de ballets d'hélicoptères ni de fusillades, de sirènes d'ambulances. Rien à filmer, rien à raconter.

Dehors, ils vont en profiter, les survivants de la dernière tuerie envahiront les marchés et rempliront les bars pour se dépêcher de vivre un semblant de fête. La vie par intermittence. On célèbre même des mariages pendant les trêves.

*

J'ai volontairement laissé les rideaux ouverts et le soleil me réveille une heure plus tard. Je tente de prendre une douche. Pas d'eau ce matin, peut-être ce soir. Depuis deux semaines que je suis là, je n'ai constaté aucune régularité en ce qui concerne l'eau courante. On s'habitue. Quand il y en a, quelle que soit l'heure, on se lave. Pas ce matin donc.

Je descends au bar pour avaler une tasse de café lyophilisé. Le serveur m'apporte un pichet d'eau brûlante et un petit sachet de granulés ainsi qu'un papier plié en quatre avec mon nom écrit en gros sur le dessus « HARLEM ». Sans trop d'espoir, je lui demande du sucre.

Il sourit, un homme tout en longueur, légèrement voûté dans son costume noir usé mais propre. Il prend le temps de me répondre poliment comme chaque matin.

« No sugar today sir. Maybe tomorrow. »

Je le remercie et lis le message. Quelques mots écrits d'une main maladroite :

Come at 10 pm the parking outside your hotel near the Victims Square. Very good pictures for you.

Et c'est signé en lettres majuscules : ILIAN.

Je regarde ma montre, il est neuf heures, j'ai le temps, la place des Victimes n'est pas loin de l'hôtel. Elle jouxte effectivement un ancien parking encombré de carcasses de voitures carbonisées.

*

J'ai rencontré Ilian deux jours plus tôt au bar de l'hôtel où les journalistes se rencontrent chaque soir pour se raconter la journée, se plaindre aussi, se dire que le métier change et que c'était mieux avant. Des employés comme les autres finalement, qui se retrouvent au bistrot après le travail. La vie normale d'une bande de collègues.

À ces réunions informelles viennent parfois se joindre des informateurs, des guides, des interprètes, tous ceux qui vivent aux crochets des journalistes. Ilian, spécialisé dans la vente d'images enregistrées sur des téléphones portables, est de ceux-là. C'est une nouveauté de l'époque que les reporters doivent intégrer à leurs méthodes de travail, une équation à enseigner dans les écoles de journalisme : (tout le monde possède un téléphone) + (tous les téléphones font des images) = tout le monde fait des images. Cherchez la personne qui était plus près que vous de l'événement, celle qui a eu le temps de sortir son téléphone pour

filmer l'action. Et si cette personne est morte, trouvez l'autre, celle qui a récupéré le téléphone du mort. Elle n'est jamais loin, elle vous cherche pour vendre sa prise.

Ce soir-là, je ruminais seul dans mon coin de bar en vidant mécaniquement une bouteille de vodka locale, je n'avais pas envie de me mêler aux autres car j'encaissais un petit blues personnel, un moment de vide, pas encore le désespoir, mais pas loin. Rien de grave, j'ai l'habitude, c'est un inconvénient du métier. Il faut bien de temps en temps prendre conscience de ce que l'on voit chaque jour, ne plus regarder le monde par le filtre de la caméra mais le toucher, car il est là avec toutes ses souffrances, son sang, ses morts qui pourrissent, leur odeur de vieille viande et la peur, le dégoût. Vivre dans la guerre n'est pas supportable. Sauf si on y est obligé. Alors, on en devient un rouage et on change pour survivre. Mais si on ne fait qu'y passer, on ne se résout jamais à l'accepter totalement. De temps en temps, on déprime.

Je remplissais donc ce passage à vide en buvant et en fumant en solitaire, tout au bout du bar, adossé au mur. Un écran pendu au-dessus des bouteilles diffusait une chaîne américaine d'informations en continu où Ken et Barbie, personnages troncs derrière un long bureau en acier, parlaient d'un cyclone qui venait de ravager une ville quelque part aux États-Unis. Je regardais une banlieue dévastée, comme soufflée tout entière par une bombe. Je ne pouvais pas entendre le son de la télévision, il était coupé et remplacé par les Daft Punk que le barman vénère, mais j'ai compris grâce à un texte inscrit sur un bandeau défilant en bas

de l'écran que l'on comptait au moins trois morts. Le bilan d'une demi-journée normale ici.

Ilian s'était installé sur le tabouret libre à côté de moi, il avait commandé une bière et s'était tourné pour se présenter.

« Hello. Me, Ilian. »

Il m'avait tendu une longue main noueuse. Tout était noueux en lui, on voyait ses muscles bouger, se tendre sous sa peau lisse, un homme sec, maigre, secoué en permanence par de nombreux tics, une épaule se soulevait, la main tremblait, un clignement d'œil prononcé, ça n'arrêtait pas une seconde, toujours quelque chose en lui s'agitait. Un personnage inquiétant. Même son visage était tendu, le crâne chauve, les pommettes saillantes, un long nez. Il donnait l'impression de se retenir en permanence, comme s'il contenait une explosion.

Il portait une veste de treillis, un jean, et il était chaussé d'une paire de Nike flambant neuves qu'il semblait porter avec une certaine fierté, on voyait pendouiller derrière le talon de la chaussure gauche la petite étiquette certifiant son authenticité. Je lui serrais la main et me présentais à mon tour.

« Tom Harlem. I'm journalist, french TV.

– Me know. »

Ilian parlait le globish, la langue mondiale, un anglais sans beaucoup de grammaire mais assez de mots simples pour le comprendre sur tous les continents. Donc pas besoin de traduire.

« I can have good images. You need ?

– Maybe... What kind of images ? »

Il avait fini sa bière en quelques rasades et je voyais sa pomme d'Adam monter et descendre comme une

balle de golf... Il avait reposé son verre et m'avait regardé en souriant.

« The kind you want. Me born here. Now, me forty, me age, forty. Not a kid, a man. I know people. I know war. I fight. I kill people. You understand ? »

Je comprenais. Il ne me menaçait pas, mais soulignait qu'il était un homme sérieux, crédible. J'approuvais donc et il s'était penché vers moi en parlant doucement, comme s'il avait voulu que notre conversation reste discrète.

« I know. I know you like. If me say good images, you can trust. I know what people like in your country. »

Il avait conclu par un clin d'œil et s'était levé en me tapant dans le dos.

« You name, Harlem. O.K. If me have good images, you have a paper, a message at reception. O.K. ? »

J'avais hoché la tête, levé le pouce et confirmé avec un « O.K. » sincère. C'est mon métier. Je dois fournir des images à la chaîne, tous les jours. Je les tourne ou je les achète, ce qui est risqué, il faut guetter les arnaques, certains d'entre nous ont déjà diffusé des images anciennes ou tournées au cours d'autres conflits. Il faut aussi se méfier des films « fabriqués », ceux dont l'action existe précisément parce qu'un journaliste est présent.

*

En marchant vers le parking, j'observe les passants profitant de l'accalmie que nous offrent les diplomates réunis à l'ONU après sept jours et sept nuits de combats ininterrompus. Des couples se tiennent par la

main, des enfants surexcités après toutes ces journées enfermés dans des appartements ou des caves, courent dans tous les sens en criant, les vieux prennent l'air et palabrent, des groupes se forment, des rires éclatent. Une fête de village par un dimanche de printemps où même le temps est clément. Un soleil rassurant nous chauffe. On vit un peu. La réunion entre puissants à Manhattan aura au moins servi à ça, quelques heures de répit pour tous.

Les grillages qui entouraient le parking ont disparu, la cahute du gardien aussi et il reste sur le bitume qui semble fondu par endroits, une dizaine de voitures abandonnées depuis longtemps, rouillées, criblées de balles, gisantes sur leurs essieux. Ilian est adossé à l'une d'entre elles, il parle au téléphone et me fait signe de le rejoindre. Quand je m'approche, il raccroche, me tend la main tout sourire.

« Hello Tom Harlem. You O.K. ? I promised you good images. This is better, very good ! Look. »

Il me tend un Smartphone, un modèle coréen récent. L'application vidéo est ouverte et je glisse mon doigt sur la flèche « play ».

Je vois sur le petit écran un homme courir dans une ruelle, il est armé d'une Kalachnikov. Des grappes de chargeurs pendent sur son gilet. C'est un combattant, il tente de rejoindre sa zone. Au milieu de la rue, il est fauché par une rafale. Je n'entends pas les tirs, le son devait être coupé pendant l'enregistrement. Sa course s'interrompt avec une gestuelle bizarre, les balles le frappent aux bras et aux jambes qui font des mouvements désordonnés, sa tête se tend en arrière, le ventre se creuse et il s'effondre dans la poussière. Un autre homme apparaît, lui aussi harnaché comme un

guerrier avec des armes et des grenades accrochées à son baudrier. Il se tourne vers celui qui filme et fait le V de la victoire avec ses doigts. Il court jusqu'au corps, se penche, tire un couteau de chasse de sa ceinture, ouvre le ventre du mort d'un seul geste. Il marque un temps d'arrêt, range le couteau dans son fourreau et plonge d'un coup ses mains à l'intérieur. Il farfouille quelques secondes puis en sort un morceau de viande sanguinolent, sans doute le foie dans lequel il mord à pleines dents.

Le film dure quarante-quatre secondes. Les dernières images sont insupportables. Le soldat s'est relevé, il mastique, le sang noir dégouline sur son menton. Il nous regarde, sourit. C'est un être démoniaque, une créature répugnante et cruelle. J'ai un haut-le-cœur mais je ne détourne pas les yeux. J'ai déjà vu et filmé des scènes choquantes, des membres arrachés, des corps sans têtes, des êtres fauchés par les balles, brûlés par le napalm ou écrasés par des chars, mais jamais cette assurance, cette jouissance dans la barbarie. Ces images effrayent, le croque-mitaine existe, le monstre enfoui est sorti du cauchemar et il est parmi nous.

La voix d'Ilian juste derrière moi. Il est penché au-dessus de mon épaule et a regardé lui aussi.

« You like ? Good for french télévision ? »

En Asie du Sud-Est, les Khmers mangent le foie de leurs adversaires vaincus. Des journalistes occidentaux, qui étaient au Vietnam et au Cambodge entre 1970 et 1975, ont raconté avoir vu des soldats khmers se livrer au cannibalisme. Ils se trompaient. Les Khmers mangent un morceau du foie de l'ennemi pour tuer son âme après avoir tué son corps au

combat, et s'approprier sa force. Il ne s'agit pas de nourriture, c'est un acte symbolique.

Les images que je viens de regarder n'ont rien en commun avec les superstitions khmères ou l'anthropophagie. C'est une nouvelle version de la même histoire où manger le foie de l'adversaire abattu se fait devant une caméra, c'est une gloriole barbare, une provocation à destination du reste du monde. Je demande à Ilian :

« Did you make the film ?

– Yes, it is me.

– You know this guy ? »

Il hausse les épaules.

« Just another soldier. He likes the war. He is good. He kills many people. So, you buy ?

– How much ?

– Ten thousand.

– Dollars ?

– No, Euros. »

J'hésite. Pas sur le montant à payer mais sur l'utilisation des images. Sont-elles exploitables ? Ma chaîne peut-elle diffuser cette scène ? Il ne s'agit pas d'un problème éthique, nous sommes prêts à montrer n'importe quoi pourvu que l'audience suive, mais dans ce cas précis je me demande si nous ne créerons pas le rejet. Un homme qui mange le foie de sa victime ! Dans le journal de vingt heures ! À la réflexion, peu de chances que ça passe entre le salon de l'agriculture et la Coupe de France de football. Je n'imagine pas une seconde notre présentateur vedette, un Français rassurant, entre le beau-fils idéal et le tonton débonnaire, assumer la réalité sauvage de notre espèce en présentant le film. Il fait plutôt dans l'optimisme.

Mais on ne sait jamais. Je prévient Ilian que je dois demander à ma direction si elle est intéressée.

« Il have to call my boss, in France.

– When ? »

Je m'apprête à répondre que je vais appeler tout de suite, je mets la main dans ma poche intérieure pour prendre mon téléphone et... je m'arrête. Je m'interromps dans l'instant comme tétanisé par un mystérieux signal que je serais le seul à percevoir. Je ressens un effroyable pressentiment, une peur immense, je *sais* qu'un événement terrible va se produire. Ilian me lance un regard interrogateur, il va me demander ce qu'il m'arrive mais il n'a pas le temps. Il ouvre la bouche et... le monde explose autour de nous.

D'abord une lumière blanche nous aveugle et une seconde après, la déflagration nous écrase, un fracas sans échos, puissant et sec, assourdissant. Ensuite, toutes les vitres se brisent dans un rayon de cent mètres, des voitures prennent feu, les débris retombent. Enfin, dans le silence, les cris s'élèvent.

Le souffle m'a projeté sur un tas d'ordures, un coup de chance de tomber dans le cloaque qui amortit le choc. Quand je me relève, je suis dans un nuage de poussière et de fumées âcres, je ne distingue rien, mes oreilles saignent et un sifflement me vrille le cerveau, je perds l'équilibre, j'ai envie de vomir. J'appelle Ilian, le son de ma voix est sourd, il ne répond pas, je ne sais s'il a survécu, je titube, réalise que j'ai toujours le Smartphone dans la main alors, sans réfléchir, j'avance, je me laisse guider par les hurlements de douleur et de rage, les pleurs aussi, et je fais ce que l'on attend de moi, je filme.

C'est une voiture piégée qui a explosé sur le boulevard où je me promenais quelques instants plus tôt, au milieu de cette foule insouciant savourant une après-midi de paix.

Elle est éparpillée, la foule. Au sens propre. Des membres jonchent la chaussée. Des bras, des jambes, des corps déchiquetés, des têtes calcinées, des lambeaux de chair sont accrochés aux murs, mes pieds glissent sur le sol couvert de sang. Je ne regarde pas autour de moi, je vois la boucherie sur l'écran que je tiens d'une main tremblante en maintenant mon avant-bras de l'autre. Je croise des silhouettes perdues, hagardes, couvertes de poussière, je dois leur ressembler, je suis avec ces zombies qui errent dans leurs vêtements déchirés, la bouche tombante et les yeux fixes, comme si le cerveau derrière avait bogué, mis sur pause par le choc. Je filme l'arrivée des secouristes, les pompiers, les ambulances où l'on entasse les blessés sans les ménager.

Une petite lumière rouge clignote sur l'écran pour m'avertir que la batterie est vide. Je n'ai capté que deux minutes mais elles sont bonnes, je le sais. Rare que l'on se trouve au cœur de l'événement et pour une fois, on peut dire que j'y étais. Je retourne vers l'hôtel, tente de courir mais j'ai toujours des problèmes d'équilibre, je dois ressembler à un homme ivre qui essaye tant bien que mal de rentrer chez lui. Je croise des confrères qui foncent vers l'événement. Je les ai grillés. Bien malgré moi mais c'est ainsi, la chance fait partie du métier. La chance... La chance de quoi, d'être au milieu du massacre au bon moment et de survivre ?

J'arrive à l'hôtel. Une panique totale règne dans le hall d'entrée. Des secouristes de la croix rouge apportent des blessés et des morts, les allongent sur les tapis rougis par le sang, puis repartent aussitôt. Des hommes et des femmes courent dans tous les sens, comme devenus fous, tout le monde hurle dans des téléphones, le personnel de l'hôtel est débordé, on apporte des nappes et des serviettes pour bander les blessures. De l'eau aussi.

Je titube jusqu'aux ascenseurs, monte dans ma chambre, branche le Smartphone sur un chargeur. J'attends quelques minutes en fixant le petit sablier qui tourne sur l'écran, le bruit de la rue monte, toujours les ambulances, les cris mais maintenant en plus, des détonations, des coups de feu tirés en l'air, on réclame vengeance. Demain ou après-demain, quand on aura enterré et pleuré les morts, la ville s'embrasera à nouveau.

Le sablier s'interrompt, les icônes des applications s'affichent les unes après les autres, j'en effleure une qui me donne accès au Web et j'envoie à Paris le film de l'attentat, les deux minutes que je viens de tourner et qui seront remontées, commentées et sans doute titrées : « Au cœur des ténèbres ». Dans la foulée je joins les images d'Ilian en me disant que si la chaîne veut acheter le guerrier-cannibale, il sera toujours temps de le payer.

Je m'assois sur la moquette, adossé au lit, je regarde mes mains qui tremblent encore, je ne peux les contrôler, je sue à grosses gouttes, j'ai du mal à respirer. Je me traîne jusqu'au mini-frigo vide qui ne fonctionne que par intermittence et où je range une bouteille de gin achetée à Roissy. J'avale deux longues

gorgées, tousse, pleure, je me laisse glisser sur le sol et reste là, les bras en croix à attendre que les effets de l'adrénaline disparaissent.



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr